



PORTRAIT

MICHEL GAUTHIER

Les débuts de Michel Gauthier (né en 1958) se font, dans les années 1980, sous le double signe de la littérature et de l'Art conceptuel. D'un côté, Jean Ricardou, le théoricien du Nouveau Roman¹, et Henry James². De l'autre, Lawrence Weiner et Claude Rutault³. Puis Gauthier semble choisir la seule critique d'art. Alors qu'il s'occupe de relations financières internationales au ministère des Finances, il entame une collaboration, qui dure encore, avec *Les Cahiers du Musée national d'art moderne*. Il y publie une série d'études sur des artistes aussi divers que Constantin Brancusi, Morris Louis, Richard Serra, Didier Vermeiren, Andreas Gursky ou Bertrand Lavier. Un temps, le critique semble hésiter entre une défense du legs moderniste (Ricardou défendait, en littérature, un formalisme à la Clement Greenberg) et l'ouverture aux problématiques de l'après-modernisme, auxquelles la mouvance conceptuelle l'avait sensibilisé. Un ouvrage, *L'Anarchème*, publié en 2002 par le Mamco (Genève), permet à l'auteur l'articulation théorique d'un certain nombre d'analyses : la mise en évidence, à travers différents travaux, dont ceux de Jessica Stockholder, Peter Downsbrough ou Steven Parrino, de la problématique de la défocalisation, c'est-à-dire l'abandon par l'art, au besoin sur le mode de la destruction, de la position focale à laquelle le modernisme le vouait. Dans les années 2000, alors qu'il a rejoint le ministère de la Culture et enseigne l'histoire de l'art à Paris IV, Gauthier s'intéresse à une nouvelle génération d'artistes : Xavier Veilhan, Claude Closky, Jeppe Hein ou Tino Sehgal, parmi d'autres. Dans les nombreux textes qu'il publie, et qui concernent des esthétiques *a priori* dissemblables, ses grandes préoccupations se

dessinent : l'héritage contemporain des néo-avant-gardes des années 1960, les logiques croisées du désenchantement et du réenchantement, de l'acceptation ou du refus de la réification. Plutôt que de prendre parti dans le champ artistique du moment, ses analyses s'efforcent de comprendre certaines des mutations esthétiques en cours. La monographie de Gerwald Rockenschau, qui sort actuellement (voir la notice n°38 dans ce numéro de **CRITIQUE D'ART**), l'illustre : comment un artiste peut-il à la fois produire des images d'images et mettre en scène le lieu d'exposition ? comment les œuvres d'Andy Warhol ou de Michael Asher peuvent-elles cesser d'être contradictoires ?



Son dernier livre, *Michel Gauthier* © d.r.

Les Promesses du zéro

[voir la notice n°39], témoigne de la conception qu'il a du discours critique : définir l'apport spécifique d'une œuvre au regard des tendances historiques qui structurent le champ artistique. C'est aussi l'ambition de la revue *20/27*, fondée en 2007, dont il assure la direction éditoriale avec Arnauld Pierre. A l'occasion, il revient à la littérature : il publie, en 2004, aux Presses du réel, un essai remarqué sur Olivier Cadiot, *Le Facteur vitesse*⁴. Sa bibliographie réserve aussi quelques surprises, comme cet étonnant article sur le cinéaste Frank Tashlin et son acteur fétiche, Jerry Lewis, promus inventeurs du Pop art⁵. Son prochain livre sera consacré à Saädane Affif.

MARJOLAINE LÉVY

Notes :

1. Michel Gauthier est, de 1983 à 1991, un des animateurs de la revue *Conséquences*, dont Jean Ricardou est le maître à penser.

2. Il a préfacé et traduit (avec Benoit Peeters et John Lee) un recueil de fictions d'Henry James, *La Leçon du Maître et autres nouvelles* [Paris : Seuil, 1985, (Points)]

3. Il consacre, en 1990, un livre à Claude Rutault : *Mutations* (Poitiers : Musée Sainte-Croix ; Dijon : art&art).

4. Dans la collection L'Espace littéraire, qu'il dirige aux Presses du réel, sont parus des livres de Jean-Philippe Antoine sur Marcel Broodthaers, d'Olivier Dubouclez sur Valère Novarina, de Muriel Pic sur W.G. Sebald ou de Jacques Sivan sur Raymond Roussel.

5. « Les pieds dans le pop », *Les Cahiers du musée national d'art moderne*, n°104, été 2008.